

LM3  
Madame DAUPHINÉ  
Janvier 2008. (session 1)  
Histoire litt.

## Dissertation

Le romancier André GIDE a-t-il selon vous dans les *Frux monnayés* rempli l'objectif évoqué par Edouard dans son Journal au ch XII de la 1<sup>ère</sup> partie ?

« Quels problèmes inquiéteront demain ceux qui viennent ? C'est pour eux que je veux écrire - Fournir un aliment à des curiosités encore indistinctes, satisfaire à des exigences qui ne sont pas encore précisées, de sorte que celui qui n'est aujourd'hui qu'un enfant, demain s'étonne à me rencontrer sur sa route.

## Commentaire Gu poë.

La confrérie des hommes forts. ch XVII 3<sup>e</sup> partie.

1

Commentaire  
composé.

GIDE.

L'occasion s'en offrit bientôt.

Après qu'ils eurent dû renoncer à leur trafic de fausses pièces, Ghéridanisol, Georges et Phiphi ne restèrent pas longtemps désœuvrés. Les menus jeux saugrenus auxquels ils se livrèrent les premiers jours n'étaient que des intermèdes. L'imagination de Ghéridanisol fournit bientôt quelque chose de plus corsé.

La *Confrérie des Hommes forts* n'eut pour raison d'être d'abord que le plaisir de n'y point admettre Boris.

Mais il apparut à Ghéridanisol bientôt qu'il serait au contraire bien plus pervers de l'y admettre; ce serait le moyen de l'amener à prendre tels engagements par lesquels on pourrait l'entraîner ensuite jusqu'à quelque acte monstrueux. Dès lors cette idée l'habita; et comme il advient souvent dans une entreprise, Ghéridanisol songea beaucoup moins à la chose même qu'aux moyens de la faire réussir; ceci n'a l'air de rien, mais peut expliquer bien des crimes. Au demeurant Ghéridanisol était féroce; mais il sentait le besoin, aux yeux de Phiphi tout au moins, de cacher cette férocité. Phiphi n'avait rien de cruel; il resta convaincu jusqu'au dernier moment qu'il ne s'agissait là que d'un jeu.

A toute confrérie il faut une devise. Ghéridanisol, qui avait son idée, proposa: « L'homme fort ne tient pas à la vie. » La devise fut adoptée, et attribuée à Cicéron. Comme signe distinctif, Georges proposa un tatouage au bras droit; mais Phiphi qui craignait la douleur affirma qu'on ne trouvait de bon tatoueur que dans les ports. De plus Ghéridanisol objecta que le tatouage laissait une trace indélébile qui, par la suite, pourrait les gêner. Après tout, le signe distinctif n'était pas des plus nécessaires; les affiliés se contenteraient de prononcer un engagement solennel.

Quand il s'était agi du trafic de fausse monnaie, il avait été question de gages et c'est à ce propos que Georges avait exhibé les lettres de son père. Mais on avait cessé d'y penser. Ces enfants, fort heureusement, n'ont pas beaucoup de constance. Somme toute, ils n'arrêtaient presque rien, non plus au sujet des « conditions d'admission » que des « qualités requises ». A quoi bon, puisqu'il restait acquis que tous trois « en étaient », et que Boris « n'en était pas ». Par contre, ils décrétèrent que « celui qui canerait serait considéré comme un traître, à tout jamais rejeté de la confrérie ». Ghéridanisol, qui s'était mis en tête d'y faire entrer Boris, insista beaucoup sur ce point.

Il fallait reconnaître que, sans Boris, le jeu restait morne et la vertu de la confrérie sans emploi. Pour circonvenir l'enfant, Georges était mieux qualifié que Ghéridanisol; celui-ci risquait d'éveiller sa méfiance; quant à Phiphi, il n'était pas assez retors et préférerait ne point se commettre.

Et c'est peut-être là, dans cette abominable histoire, ce qui me paraît le plus monstrueux: cette comédie d'amitié que Georges consentit à jouer. Il affecta de s'éprendre pour Boris d'une affection subite; jusqu'alors on eût dit qu'il ne l'avait pas regardé. Et j'en viens à douter s'il ne fut pas pris lui-même à son jeu, si les sentiments qu'il feignit n'étaient pas près de devenir sincères, si même ils ne l'étaient pas devenus dès l'instant que Boris y avait répondu. Il se penchait vers

lui avec l'apparence de la tendresse; instruit par Ghéridanisol, il lui parlait... Et dès les premiers mots, Boris, qui bramait après un peu d'estime et d'amour, fut conquis.

Alors Ghéridanisol élabora son plan, qu'il découvrit à Phiphi et à Georges. Il s'agissait d'inventer une « épreuve » à laquelle serait tenu de se soumettre celui des affilés qui serait désigné par le sort; et, pour bien rassurer Phiphi, il fit entendre qu'on s'arrangerait de manière que le sort ne pût désigner que Boris. L'épreuve aurait pour but de s'assurer de son courage.

Ce que serait au juste cette épreuve, Ghéridanisol ne le laissait pas encore entrevoir. Il se doutait que Phiphi opposerait quelque résistance.

« Ah! ça, non; je ne marche pas, déclara-t-il en effet, lorsque un peu plus tard Ghéridanisol commença d'insinuer que le pistolet du Père Lapère pourrait bien trouver ici son emploi.

— Mais que t'es bête! Puisque c'est de la blague, ripostait Georges déjà conquis.

— Et puis, tu sais, ajoutait Ghéri, si ça t'amuse de faire l'idiot, tu n'as qu'à le dire. On n'a pas besoin de toi. »

Ghéridanisol savait qu'un tel argument prenait tous les jours sur Phiphi; et comme il avait préparé la feuille d'engagement sur laquelle chacun des membres de la confrérie devait inscrire son nom :

« Seulement il faut le dire tout de suite; parce que, après que tu auras signé, ce sera trop tard.

— Allons! Ne te fâche pas, dit Phiphi. Passe-moi la feuille. » — Et il signa.

« Moi, mon petit, je voudrais bien, disait Georges, le bras tendrement passé autour du cou de Boris; c'est Ghéridanisol qui ne veut pas de toi.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'a pas confiance. Il dit que tu flancheras.

— Qu'est-ce qu'il en sait?

— Que tu te défileras dès la première épreuve.

— On verra bien.

— C'est vrai que tu oserais tirer au sort?

— Parbleu!

— Mais tu sais à quoi ça engage?

Boris ne savait pas, mais il voulait savoir. Alors l'autre lui expliqua. « L'homme fort ne tenait pas à la vie. » C'était à voir.

Boris sentit un grand chavirement dans sa tête; mais il se raidit et, cachant son trouble :

« C'est vrai que vous avez signé?

— Tiens, regarde. Et Georges lui tendit la feuille sur laquelle Boris put lire les trois noms.

— Est-ce que... commença-t-il craintivement.

— Est-ce que quoi?... interrompit Georges, si brutalement que Boris n'osa continuer. Ce qu'il aurait voulu demander, Georges le comprenait bien : c'était si les autres s'étaient engagés tous de même, et si l'on pouvait être sûr qu'eux non plus ne flancheraient pas.

— Non, rien, dit-il; mais dès cet instant, il commença de douter des autres; il commença de se douter que les autres se réservaient et n'y allaient pas de franc jeu. — Tant pis, pensa-t-il aussitôt; qu'importe s'ils flanchent; je leur montrerai que j'ai plus de cœur qu'eux. Puis, regardant Georges droit dans les yeux :

— Dis à Ghéri qu'on peut compter sur moi.

— Alors, tu signes?

Oh! ce n'était plus nécessaire : on avait sa parole. Il dit simplement :

« Si tu veux. » Et au-dessous de la signature des trois *Hommes forts*, sur la feuille maudite, il inscrivit son nom, d'une grande écriture appliquée.

Georges triomphant rapporta la feuille aux deux autres. Ils accordèrent que Boris avait agi très crânement. Tous trois délibérèrent.

« Bien sûr! on ne chargerait pas le pistolet. Du reste on n'avait pas de cartouches. La crainte que gardait Phiphi venait de ce qu'il avait entendu dire que parfois une émotion trop vive suffisait à occasionner la mort. Son père, affirmait-il, était le cas d'un simulacre d'exécution qui... Mais Georges l'envoyait paître :

— Ton père est du Midi. »

Non, Ghéridanisol ne chargerait pas le pistolet. Il n'était plus besoin. La cartouche que La Pérouse y avait mise un jour, La Pérouse ne l'avait pas enlevée. C'est ce que Ghéridanisol avait constaté, mais qu'il s'était gardé de dire aux autres.

On mit les noms dans un chapcau; quatre petits billets semblables et uniformément repliés. Ghéridanisol, qui devait « tirer », avait eu soin d'inscrire le nom de Boris en double sur un cinquième qu'il garda dans sa main; et, comme par hasard, ce fut celui-là qui sortit. Boris eut le soupçon que l'on trichait; mais se tut. A quoi bon protester? Il savait qu'il était perdu. Pour se défendre, il n'eût pas fait le moindre geste; et même, si le sort avait désigné l'un des autres, il se serait offert pour le remplacer, tant son désespoir était grand.

« Mon pauvre vieux, tu n'as pas de veine, crut devoir dire Georges. Le ton de sa voix sonnait si faux que Boris le regarda tristement.

— C'était couru », dit-il.

Après quoi l'on décida de procéder à une répétition. Mais comme on craint le risque d'être surpris, il fut convenu qu'on ne se servirait pas tout de suite du pistolet. Ce n'est qu'au dernier moment, et quand on jouerait « pour de vrai », qu'on le sortirait de sa boîte. Rien ne devait donner l'éveil.

On se contenta donc, ce jour-là, de convenir de l'heure et du lieu, lequel fut marqué d'un rond de craie sur le plancher. C'était, dans la salle d'étude, cette encoignure que formait, à droite de la chaire, une porte condamnée qui ouvrait autrefois sous la voûte d'entrée. Quant à l'heure, ce serait celle de l'étude. Cela devait se passer sous les yeux de tous les élèves; ça leur en boucherait un coin.

On répéta, tandis que la salle était vide, les trois conjurés seuls témoins. Mais, somme toute, cette répétition ne rimait pas à grand-chose. Simplement, on put constater que, de la place qu'occupait Boris à celle désignée par la craie, il y avait juste douze pas.

« Si tu n'as pas le trac, tu n'en feras pas un de plus, dit Georges.

— Je n'aurai pas le trac, dit Boris, que ce doute persistant insultait. La fermeté de ce petit commençait à impressionner les trois autres. Phiphi estimait qu'on aurait dû s'en tenir là. Mais Ghéridanisol se montra résolu à pousser la plaisanterie jusqu'au bout.

— Eh bien! à demain, dit-il, avec un bisette sourie d'un coin de la lèvre seulement.

— Si on l'embranchait! » s'écria Phiphi dans l'enthousiasme. Il songeait à l'accolade des preux chevaliers; et soudain il serra Boris dans ses bras. Boris eut bien du mal à retenir ses larmes quand Phiphi, sur ses joues, fit sonner deux gros baisers d'enfant. Ni Georges ni Ghéri n'imitèrent Phiphi; l'attitude de celui-ci ne paraissait à Georges pas très digne. Quant à Ghéri, ce qu'il s'en fichait!...

# Licence Litts Modernes

Cours : la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle

Séminaire / semestre 1 : janvier 2006

Diplôme Litts Modernes

Code Licence

4 heures

Aucun document autorisé

## 4 questions

- citez quatre vers de Ronsard (2 points)
- citez quatre vers de Du Bellay (2 points)
- quelles sont les idées majeures de Robleais quant à l'éducation? (3 points)
- que pensez-vous des "essais" de Montaigne portant sur la conquête de Nouveau Monde? (3 points)

Dissertation Commentez cette affirmation d'un critique contemporain

" La littérature du XVI<sup>e</sup> siècle parce qu'elle valorise le je, le point de vue personnel, est une littérature de la modernité ". (10 points)

Lettres Modernes

Licence 3

Genres littéraires - Le roman - La critique

3 questions

- 1) Les influences des littératures étrangères sur le roman français (sur 7 points)
- 2) Les contestations du réalisme dans le roman français (sur 7 points)
- 3) Pourquoi le roman épistolaire a-t-il connu son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle (sur 6 points)

## GRAMMAIRE ET STYLISTIQUE

### Texte de Georges Simenon, extrait de *L'homme de Londres*

Vous aurez soin dans vos réponses de distinguer les cas standard où une réponse laconique suffit et les cas plus complexes qui nécessitent de développer l'analyse et d'exposer les raisons qui rendent l'analyse problématique.

- 1- Vous étudierez les différentes valeurs de l'imparfait de l'indicatif du début du texte à « dans le bar » (l.46). (12 pts)
- 2- Vous étudierez le conditionnel dans l'ensemble du texte. (4 pts)
- 3- Au choix :
  - a) relevez et analysez les subjonctifs du texte.
  - b) relevez les verbes pronominaux des l.31 à 34 et comparez leur sens avec celui du verbe simple : expliquez ce qui se produit quand le verbe passe à la forme pronominale, puis employez les deux derniers verbes chacun dans une phrase où la construction pronominale aura un autre sens que vous préciserez. (6 pts)
- 4- Au choix :
  - a) étudiez les déterminants (dix en tout) des noms soulignés (quand le nom est suivi d'une relative, observez si celle-ci a un impact ou non sur le choix du déterminant)
  - b) étudiez les pronoms démonstratifs des l.2, 22, 23, 45, 60. (5 pts)
- 5- Analysez les constructions (sujet, compl. essentiels, compl. accessoires) des verbes : *envoyait* (l.1), *était venu* (l.15), *considérait* (l.40), *se précipite* (l.52) (4 pts)
- 6- Relevez 3 phrases clivées dans les l.21 à 48 et expliquez leur rôle dans la structure sémantique du texte. (3 pts)
- 7- Analysez la progression thématique des l. 35 à 38 et le rôle des compléments extra-prédicatifs dans cette progression. (4 pts)
- 8- Relevez les appositions dans les l. 30 à 60, et précisez leur nature, leur incidence et leur rôle dans la progression thématique. (3 pts)

(Le commissaire Maigret fait une planque dans un hôtel londonien : il attend un certain Alain Lagrange.)

Combien de fois vit-il tourner la porte qui, à chaque coup, envoyait un reflet de soleil sur un des murs? Davantage encore. C'était un va-et-vient incessant. Les autos s'arrêtaient, repartaient, les vieux taxis confortables et pittoresques de Londres, des Rolls-Royce, ou des Bentley aux chauffeurs impeccables, des petites machines en forme de voitures de course.

5 La soif lui enflait la gorge et, d'où il était, il pouvait voir le bar rempli de consommateurs, les pâles Martinis qui, de loin, paraissaient si frais dans leur verre embué, les whiskies que les clients, debout au bar, tenaient à la main.

S'il allait là-bas, il perdait la porte de vue. Il s'approchait, repartait, regrettait d'avoir renvoyé Fenton qui aurait quand même pu prendre la planque pendant quelques minutes.

- 10 Quant à Bryan, il était en train de manger et de boire. Maigret commençait à avoir faim aussi. Il se rasseyait en soupirant quand un vieux gentleman à cheveux blancs, dans le fauteuil voisin du sien, pressa un bouton électrique que Maigret n'avait pas aperçu. Quelques instants plus tard, un garçon en veste blanche se penchait sur lui.
- Un double scotch avec de la glace.
- 15 Voilà ! C'était aussi simple que ça. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'il pouvait se faire servir dans le hall.
- La même chose pour moi. Je présume que vous n'avez pas de bière ?
- Si, sir. Quelle bière désirez-vous ?
- Le bar avait toutes les sortes de bières, de la hollandaise, de la danoise, de l'allemande et même une
- 20 bière française d'exportation que Maigret ne connaissait pas.
- En France, il en aurait commandé deux verres à la fois, tant il était altéré. Ici, il n'osa pas. Et il enrageait de ne pas oser. Cela l'humiliait de se sentir intimidé.
- Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait : Maigret, tout à coup, sans raison plausible, perdait confiance en soi. Que faisait-il là, en réalité ? Il avait passé la nuit sans dormir. Il était allé boire du
- 25 café dans une loge de concierge, puis il avait écouté les histoires d'une grosse fille en pyjama rose qui lui montrait une tranche de ventre et s'efforçait de se rendre intéressante.
- Encore ? Alain Lagrange lui avait chipé son revolver, avait menacé un passant, dans la rue, et lui avait volé son portefeuille avant de s'embarquer à bord de l'avion de Londres. A l'infirmerie spéciale, le baron faisait le fou.
- 30 Et s'il était réellement fou ?
- A supposer qu'Alain se présente à l'hôtel, qu'est-ce que Maigret allait faire ? L'aborder gentiment ? Lui dire qu'il désirait une explication ?
- S'il essayait de s'échapper, s'il se débattait ? De quoi aurait-il l'air, devant tous ces Anglais qui souriaient à leur soleil, de s'attaquer à un voisin ? Peut-être est-ce sur lui qu'on tomberait à bras raccourcis ?
- 35 Cela lui était arrivé une fois, à Paris, pourtant, quand il était encore jeune et qu'il faisait la voie publique. Au moment où il mettait la main sur l'épaule d'un voleur à la tire, à une sortie de métro, le type s'était mis à crier : « Au secours ! » Et c'était Maigret que la foule avait maintenu jusqu'à l'arrivée des sergents de ville.
- Il avait encore soif, hésitait à sonner, poussait enfin le bouton blanc, persuadé que son voisin à
- 40 cheveux blancs le considérait comme un homme mal élevé qui boit des verres de bière en enfilade.
- Un...
- Il crut reconnaître une silhouette, dehors, prononça, sans penser :
- *Whisky and soda...*
- Bien, sir.
- 45 Ce n'était pas Alain. De près il ne lui ressemblait pas du tout, et d'ailleurs il rejoignait une jeune fille qui l'attendait dans le bar.
- Maigret était encore là, tout engourdi, la bouche mauvaise, quand une Jeanne Debul en pleine forme sortit du grill et gagna la porte-tambour.
- Dehors, elle attendit qu'un des portiers eût sifflé un taxi. Bryan suivait, guilleret lui aussi, et adressa
- 50 en passant un clin d'œil à Maigret. Il avait l'air de dire : « N'ayez pas peur ! » Il monta dans un second taxi.
- Si Alain Lagrange avait été gentil, il serait arrivé maintenant. Jeanne Debul n'était plus là. Il n'y avait donc pas de danger qu'il se précipite sur elle en déchargeant son automatique. Le hall était plus calme qu'une demi-heure auparavant. Les gens avaient mangé. Plus roses, ils s'en allaient les uns après les autres à leurs affaires, ou se promener dans Piccadilly et dans Regent Street.
- 55 – Même chose, sir ?
- Non, cette fois je désirerais un sandwich.
- Je vous demande pardon, sir. Il nous est interdit de servir à manger dans le hall.
- Il en aurait pleuré de rage.
- Alors servez-moi ce que vous voudrez. La même chose, soit !
- 60 Tant pis, après tout. Ce n'était pas sa faute !

FAMILLE, ESCLAVAGE ET RELIGION DANS LE MONDE ROMAIN

I- **Civilisation antique (10 points)**

- 1) Montrer l'importance de la religion dans la famille romaine traditionnelle.
- 2) Décrire brièvement les principaux rites du mariage religieux dans la société romaine traditionnelle.
- 3) Expliquer le système des noms à Rome (hommes, femmes et esclaves)
- 4) Quelle image de la femme ressort de la poésie latine élégiaque (Tibulle, Propertius, Ovide) ?
- 5) Quelles sont les grandes caractéristiques du mariage chrétien d'après les textes antiques ?
- 6) Dans quelle mesure la Bible offre-t-elle une image contrastée et variée de la femme ?
- 7) Expliquer d'où proviennent les esclaves dans l'Antiquité.
- 8) Quelles sont les grandes catégories d'esclaves ? Donner quelques exemples de fonctions qu'ils exercent.
- 9) Dans quelle mesure peut-on qualifier d'humaniste l'attitude de Sénèque et de Plinius le Jeune à l'égard des esclaves ?
- 10) Quelle est l'attitude du christianisme à l'égard de l'esclavage ?

(les réponses doivent être précises et succinctes)

II- **Commentaire de documents (10 points)**

En suivant l'ordre des textes, ou en regroupant vos remarques, vous commenterez brièvement les lettres suivantes de Cicéron, à la suite l'une de l'autre, ou dans une analyse d'ensemble. En les comparant avec les autres textes du programme sur le même sujet, vous vous demanderez quel est leur intérêt pour illustrer le cours sur l'esclavage et la famille dans le monde romain.

*Cicéron, Correspondance.*

**Lettre 168 (Cumes, le 10 avril 53) : Cicéron à son esclave Tiron**

Tullius à Tiron, salut.

Je penserai avoir reçu de toi le plus beau cadeau du monde, quand je te verrai en bonne santé. J'attends, anxieux, l'arrivée de Ménandre, que j'ai envoyé auprès de toi. Fais en sorte, si tu m'aimes, de te bien porter, et quand tu seras bien rétabli, viens nous rejoindre. Adieu, le 10 avril.

.../...



**Lettre 169 (Cumes, 11 avril 53, av. J.-C.): Cicéron à Tiron.**

Tullius à Tiron, salut.

Andricus est arrivé le lendemain du jour où je l'attendais. Aussi j'ai passé une nuit pleine de chagrin et de crainte. Ta lettre ne m'a nullement renseigné sur ton état ; néanmoins, elle m'a fait du bien. Je ne puis prendre aucun plaisir ni me livrer à aucune étude : tant que je ne t'aurai pas vu, je ne pourrai toucher un livre. Donne l'ordre qu'on promette au médecin la somme qu'il demandera : j'ai écrit dans ce sens à Umnius.

Tu te tourmentes, à ce que j'apprends, et le médecin dit que c'est ce qui te rend malade. Si tu m'aimes, réveille de leur sommeil tes études et cette haute culture qui fait que tu m'es si cher. Tu as besoin maintenant d'une bonne santé morale, pour pouvoir être physiquement bien portant. Applique toi, je t'en prie, à l'acquérir, fais-le pour moi autant que pour toi. Garde Acaste, afin d'être mieux servi. Prends soin de ta vie qui m'est chère. Le jour approche o je dois faire ce que je t'ai promis<sup>1</sup>; je l'avancerai même, si tu viens. Encore une fois, bonne santé ! Le 11, à la sixième heure.

**Lettre 172 (Gaule Transalpine, fin mai 53 av. J.-C.) : Lettre de Quintus à son frère Marcus Cicéron (l'orateur).**

Quintus à son frère Marcus, salut.

Ce que tu as fait pour Tiron<sup>2</sup>, mon cher Marcus, m'a été extrêmement agréable, aussi vrai que je souhaite vous revoir, toi et mon Cicéron<sup>3</sup>, ma chère petite Tullia et ton fils : il ne méritait pas la condition où il était : par celle où il est maintenant, tu as voulu qu'il fût pour nous un ami et non plus un esclave. Oui, crois-moi, j'ai bondi de joie après avoir lu ta lettre et la sienne ; je te remercie et te félicite. C'est qu'en effet, si la fidélité de Statius<sup>4</sup> m'est si douce, combien dois-tu en apprécier les avantages chez ton affranchi, quand s'y ajoute le charme d'un lettré, d'un causeur, d'un esprit cultivé, toutes choses qui valent mieux que ces qualités que j'apprécie chez le mien ! J'ai certes toutes sortes d'excellentes raisons de t'aimer, mais ton dernier geste aussi en est une, quand ce ne serait que cette façon si parfaite que tu as eue de me l'annoncer. Je t'ai reconnu tout entier dans ta lettre. J'ai promis aux esclaves de Sabinus tout ce qu'ils me demandaient, et je le ferai.

**Lettre 515 (Rome, 46 av. J.-C.) : Cicéron à P. Sulpicius, gouverneur d'Illyrie-Dalmatie**

(...) Je te demande aussi très instamment, au nom de notre amitié et du dévouement que tu m'as toujours montré, de te soucier encore d'une affaire qui me concerne : mon esclave Dionysius, chargé de ma bibliothèque, qui a une grosse valeur, m'a dérobé force livres, puis, craignant de ne pouvoir échapper au châtement, il a pris la fuite. Il est dans la province. M. Bolanus, mon ami, et beaucoup d'autres l'ont vu à Narona ; mais il leur a dit que j'avais affranchi et ils l'ont cru. Si tu prends soin de le faire remettre en mes mains, je ne saurais te dire combien tu me feras plaisir. La chose en elle-même est petite, mais j'en ressens un vif chagrin. Bolanus t'apprendra où il est et ce qu'il convient de faire. Si je retrouve mon homme grâce à toi, je me regarderai comme redevable envers toi d'un grand service.

<sup>1</sup> Cicéron a promis à Tiron de l'affranchir.

<sup>2</sup> Son affranchissement.

<sup>3</sup> « mon Cicéron » désigne son propre fils, qui se trouvait à ce moment-là chez son frère (Marcus) Cicéron; « ma chère petite Tullia » : sa nièce, la fille de son frère.

<sup>4</sup> Affranchi.

Licence de lettres modernes  
Option spécifique « Antiquité au présent »  
Session de rattrapage (1<sup>er</sup> semestre)

Professeur : J.E. BERNARD  
Durée de l'épreuve : 3 heures  
Aucun document autorisé

FAMILLE, ESCLAVAGE ET RELIGION DANS LE MONDE ROMAIN

**SUJET :** En suivant l'ordre des textes, ou en regroupant vos remarques, vous montrerez successivement l'intérêt des deux documents suivants pour illustrer le cours de civilisation antique.

Texte 1 :

**Pline le Jeune, *Correspondance*, VIII, 16 : sur la mort de ses esclaves.**

Je suis accablé par des maladies de mes gens, par des morts même, et des morts de jeunes. Je n'ai que deux consolations, insuffisantes il est vrai, pour un tel chagrin, consolations toutefois. La première, c'est de les avoir affranchis de bon coeur ; il me semble en quelque sorte ne pas avoir perdu trop tôt ceux que j'ai perdus libres ; la seconde, c'est que j'autorise même ceux qui sont restés esclaves, à faire de quasi-testaments que j'exécute comme des testaments en règle. Ils recommandent et réclament ce qu'ils jugent bon ; moi, j'obéis comme à des ordres. Ils font des partages, des dons, des legs, pourvu que rien ne sorte de la maison, car pour les esclaves c'est, pour ainsi dire, une patrie et un état que la maison. Mais tout apaisantes que soient ces consolations, je suis fatigué et brisé précisément par la tendresse de coeur qui m'a inspiré ces complaisances.

Je ne voudrais pas pour autant devenir insensible. Je n'ignore pas que d'autres ne voient dans les malheurs de ce genre rien de plus qu'une perte d'argent et croient après cela être de grands hommes et des sages. Sont-ils grands et sages ? Je ne sais, mais hommes, ils ne le sont pas. Car le propre de l'homme est d'être ému par un chagrin, de le sentir, et cependant de ne pas se laisser abattre ; d'accepter les consolations, mais non pas de n'avoir nul besoin de consolation.

D'ailleurs, sur tout cela, en voilà plus peut-être que je n'aurais dû, mais moins que je n'aurais voulu. Car il existe une certaine volupté même de la douleur, surtout quand on pleure entre les bras d'un ami qui tient toute prête pour vos larmes une approbation ou une excuse.

Adieu.

## Texte 2 : Tibulle, *Elégies*, I, 3

Le poète devait accompagner son protecteur Messala en Orient, mais la maladie l'arrête à Corfou

Vous irez sans moi, Messala, à travers les flots de la mer Egée ; ah ! puissiez-vous, ta suite et toi, garder mon souvenir ! Moi, la maladie me retient sur la terre inconnue de Phéacie<sup>1</sup>. Ecarte seulement, noire Mort, tes mains avides ; écarte-les, sombre Mort, je t'en supplie : je n'ai pas ici une mère qui recueille dans les plis de son voile de deuil mes ossements brûlés ; je n'ai pas une sœur qui offre à ma cendre les parfums d'Assyrie et qui pleure, les cheveux épars, devant mon tombeau ; Délia n'est pas là, elle qui, avant de me laisser partir de la ville, consulta, dit-on, tous les dieux.

Elle a pris trois fois des mains d'un jeune garçon les sorts sacrés<sup>2</sup> : elle n'a reçu de l'enfant des carrefours que des réponses certaines ; toutes annonçaient mon retour ; cependant rien n'a jamais pu arrêter ses larmes ni calmer ses craintes au sujet de mon départ. Et moi, voulant la consoler, quand j'avais déjà donné mes ordres, je cherchais sans cesse, dans mon anxiété, des délais pour la retarder ; ou bien j'ai incriminé les auspices, ou bien des présages sinistres, ou le jour consacré à Saturne<sup>3</sup> qui me retenait. Oh ! que de fois, me mettant en route, ai-je dit que mon pied avait heurté la porte et donné des signes qui tourneraient contre moi ! Que nul n'ait l'audace de s'en aller malgré Amour, ou qu'il sache qu'il est parti contre la volonté du dieu.

A quoi me sert maintenant, Délia, ton Isis ? à quoi me servent ces instruments de bronze<sup>4</sup> tant de fois agités par ta main ? A quoi, ta dévotion fidèle, cette eau pure dont tu t'arrosais (il m'en souvient), et cette couche pure où tu reposais chastement ? Maintenant, déesse<sup>5</sup>, maintenant secours-moi (tu sais guérir, comme le prouvent les nombreux tableaux de tes temples) : ma Delia, s'acquittant des chants promis, se tiendra assise, vêtue de lin, devant ta porte sacrée, et, deux fois le jour, les cheveux dénoués, elle devra chanter les hymnes en ton honneur, belle à voir parmi la foule des célébrants de Pharos<sup>6</sup>. Quant à moi, puissé-je encore fêter les Pénates de mes pères et offrir au Lare antique l'encens qui lui est dû chaque mois.

<sup>1</sup> Phaeacia et Corcyra, anciens noms de Corfou.

<sup>2</sup> Il s'agit de tablettes sur lesquelles étaient inscrites diverses réponses.

<sup>3</sup> Le samedi, le sabbat des Juifs, qui étaient alors établis en grand nombre à Rome.

<sup>4</sup> Il s'agit des sistres, usités dans les cérémonies du culte égyptien d'Isis, qui s'était introduit à Rome depuis l'époque de Sylla et attirait en particulier les femmes.

<sup>5</sup> Isis.

<sup>6</sup> Petite île sur la côte d'Egypte, en face d'Alexandrie, et centre du culte d'Isis.

